

Traduit du chinois (Taiwan)
par Matthieu Kolatte

Hwang Chun-ming

J'aime Mary



Bleu de Chine
Gallimard

Hwang Chun-ming
J'aime Mary

Collection dirigée par Geneviève Imbot-Bichet

Hwang Chun-ming

J'aime Mary

nouvelles

Traduit du chinois (Taiwan) par Matthieu Kolatte



Bleu de Chine
Gallimard

我愛瑪莉 *J'aime Mary*, publié dans *Zhong guo shi bao : ren jian fu kan* (20 au 27 sept. 1977)
蘋果的滋味 *Le Goût des pommes*, publié dans *Zhong guo shi bao : ren jian fu kan* (21 au
28 fév. 1972)
兒子的大玩偶 *La Grande Poupée de son fils*, publié dans *Wen xue ji kan*, n° 8 (février 1968)
小琪的那頂帽子 *Le Chapeau de Xiao Qi*, publié dans *Zhong wai wen xue*, vol. 3, n° 8
(janvier 1975)

© Hwang Chun-ming.
© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.
Wang Haiyang, *Untitled 26*, 2010 (détail) © Wang
Haiyang / Courtesy Galerie Paris-Beijing.

Présentation

Écrites dans les années 1960 et 1970, ces quatre nouvelles nous emmènent dans le Taiwan de l'époque de la guerre froide et du miracle économique, sources historiques de profondes mutations sociales et de déchirements identitaires dont les effets perdurent parfois jusqu'à aujourd'hui. Remarquable narrateur, Hwang Chun-ming traite de sujets polémiques à travers des récits savamment construits et aux personnages inattendus : un homme-sandwich tourmenté par ses pensées et ses souvenirs, un jeune représentant commercial attiré par une fillette solitaire, un père de famille miséreux renversé par la voiture d'un officier américain, un cadre d'entreprise entraîné par sa passion pour une chienne. Parfois grinçant mais toujours plein d'humanité, c'est l'humour qui donne à ces récits toute leur force, leur saveur et leur authenticité.

Considéré comme un des plus grands écrivains de son pays et comme le principal représentant de la littérature dite « du terroir » (xiangtu wenxue), Hwang Chun-ming a été un des premiers à faire de Taiwan et de ses particularités culturelles le matériau de son œuvre. Lorsque de jeunes cinéastes talentueux lanceront au début des années 1980 le mouvement de la « Nouvelle

Vague taïwanaise », ils adapteront plusieurs de ses récits au grand écran. Ils y reconnaissent leur ambition de rétablir une identité taïwanaise distincte de celle de la Chine mythique promue pendant quatre décennies par le régime de Chiang Kai-chek et de son fils. Trois des nouvelles traduites dans ce recueil (La Grande Poupée de son fils, Le Chapeau de Hsiao-Chi, Le Goût des pommes) ont été ainsi portées à l'écran en 1983 dans le film à sketches *L'Homme-Sandwich*, une œuvre qui allait révolutionner le cinéma insulaire et faire connaître au monde un des plus grands réalisateurs de notre temps : Hou Hsiao-hsien.

Note sur la transcription des noms propres

Le système du pinyin, adopté officiellement en Chine continentale en 1958 et aujourd'hui très utilisé dans le monde, est encore très peu répandu à Taiwan. La plupart des noms d'endroits et de personnes y sont transcrits d'après les règles du système Wade-Giles. J'ai donc décidé de suivre cette tradition. Une difficulté s'est néanmoins posée au moment de transcrire les noms de personnages qui ne parlent que le taïwanais, un dialecte si différent du mandarin qu'il est généralement considéré comme une langue à part entière. Fallait-il malgré tout utiliser une transcription chinoise ? Cela aurait été trahir en grande partie l'esprit de ces textes résolument ancrés dans la culture locale. Dans *La Grande Poupée de son fils*, où tous les personnages s'expriment en taïwanais, j'ai donc suivi le système de transcription de cette langue établi par le ministère de l'Éducation de Taiwan. Dans *Le Goût des pommes*, où certains personnages sont sinophones et d'autres taïwanophones, j'ai décidé d'avoir recours uniquement au système Wade-Giles. La nouvelle y perd certes quelque chose, mais l'emploi de deux systèmes de transcription appliqués aux noms de mêmes personnes en aurait rendu la lecture trop pénible.

Le traducteur

J'AIME MARY

Sur le bon chemin

Le vrai nom de David Chen était Chen Shun-Te. Mais comme il travaillait dans une société américaine il lui fallait un prénom occidental et c'est pourquoi on l'appelait David. Il avait pris ce nom parce qu'il était facile à prononcer pour les étrangers. Mais finalement ses connaissances et même sa femme n'en employèrent plus d'autre. Les Américains et ceux qui comprenaient un peu leur langue disaient simplement « David » avec la prononciation correcte, tandis que certains de ses amis utilisaient une transcription chinoise en deux caractères, « Ta-Wei », c'est-à-dire « grand garde ». Peu importait d'ailleurs la manière dont on le prononçait, quand on usait de son prénom occidental, il répondait toujours avec entrain. En revanche, quand on l'appelait « Monsieur Chen Shun-Te », ou plus familièrement « Shun-Te », sa réaction se faisait un rien plus lente. Le premier appel, il ne l'entendait généralement pas. Au second, il devenait songeur. Au troisième, il semblait troublé, mais continuait d'agir comme s'il était sourd. Et si son interlocuteur n'avait pas la patience ou le courage de l'interpeller une quatrième fois ou de lui taper sur l'épaule, il avait peu de chance de le voir se retourner. Bref, quand on

l'appelait par son vrai nom, il avait toujours besoin d'un certain temps pour réagir. Qu'on ne pense pas pour autant qu'il lui répugnait de s'entendre appeler ainsi, car il était arrivé plus d'une fois qu'il finisse par répondre et par tourner la tête. Tout embarrassé, il disait alors :

— Ah! C'est toi, désolé. J'imagine que tu as déjà dû m'appeler plusieurs fois, n'est-ce pas? J'ai un problème à l'oreille gauche. C'est à cause d'une raclée que m'a donnée un prof quand j'étais petit. Les Américains, eux, ne maltraitent jamais les enfants à l'école.

Mais parfois aussi il se fâchait :

— Comment veux-tu que je sache que tu m'appelles? Il y a tellement de gens qui s'appellent Chen Shun-Te. Ça m'énerve. Ça fait longtemps que plus personne ne m'appelle comme ça. Appelle-moi David!

Bien sûr, avant de se mettre dans un état pareil à cause de son nom chinois, il fallait d'abord qu'il voie à qui il avait affaire.

Les réactions si visiblement différentes qu'il adoptait selon qu'on usait de son nom occidental ou de son nom chinois montraient combien il s'était engagé dans l'entreprise pendant ces quatre années. De Chen Shun-Te à David Chen, il avait accompli sa mutation et ses racines s'étaient résolument plantées dans son environnement de travail. C'était le genre d'employé que le patron américain préférait, non pour des raisons personnelles, mais parce qu'il contribuait à promouvoir les valeurs occidentales auprès des gens du pays. Quant à David Chen, il espérait qu'il finirait par s'attacher ainsi son

supérieur. C'était la base de toute sa stratégie et rien ne l'en aurait fait bouger d'un pouce.

En apparence, David Chen avait tout du flegmatique, surtout doué pour manger et pour dormir, et il avait la taille déjà un peu trop épanouie pour son âge. Ce genre de personnes se distinguent par une certaine particularité de caractère : envers les supérieurs sévères elles sont d'une déférence parfaite et savent se montrer d'une souplesse résignée et toute philosophique, qualité sans laquelle dans cette compagnie étrangère, et qui plus est sous les ordres d'un Américain aussi orgueilleux que Weymon, on était rapidement grillé, quand on ne finissait pas par craquer. En revanche quand lui, David Chen, voyait quelque chose qui lui déplaisait ou qu'il était contrarié, on avait beau lui faire des courbettes, il se montrait intraitable. Bref, avoir pu travailler tant d'années sous la direction de quelqu'un comme Weymon tout en prenant du poids, ça n'était pas un mince exploit.

Et il faisait même mieux. Tout en lui évoquait un champignon parasite cramponné à un arbre et s'épanouissant béatement dans la lumière du printemps. Car il était satisfait de son état. Dans ses heures de loisir, et quand il n'était pas sur son lieu de travail, il aimait s'affaler sur un canapé, les jambes sur l'accoudoir et ses deux mains replètes posées sur son ventre naissant, qui montait et descendait au rythme régulier mais légèrement fébrile de sa respiration. Parfois, passant devant la porte-fenêtre ensoleillée d'un café, il contemplait sa plénitude avec le sentiment de se voir projeté dans une large et belle perspective.

Un jour, quelques amis avaient remplacé le deuxième caractère de la transcription chinoise de son nom occidental,

Ta-Wei, pour en faire « grand estomac ». On peut en trouver la trace sur de petits mots qu'ils lui ont laissés et où figurent effrontément les deux caractères. Et même ceux qui l'appelaient autrefois « David » avec la prononciation correcte se mirent à employer cette nouvelle appellation. En chinois les expressions « grand garde » et « grand estomac » se prononcent de la même manière. Il eut d'abord l'impression d'avoir été lésé. Mais bientôt son patron américain se mit lui aussi à l'appeler Ta-Wei le « grand estomac ». Il réfléchit, puis se mit à exulter. Ne fallait-il pas croire qu'à quelque chose malheur est toujours bon ? Les jours suivants, dès qu'il tombait sur quelqu'un, il disait en riant :

— Oh, la poisse ! Maintenant même mon patron américain m'appelle Ta-Wei le « grand estomac ». Non mais la poisse !

Et ses yeux se plissaient pour ne former plus qu'une fente.

Il en déduisit que leur relation avait changé et gagné en profondeur. Aussi, lorsqu'il apprit que Weymon allait être rap-pelé aux États-Unis, il se mit à les harceler, lui et sa femme, avec le désespoir du condamné pour qu'ils lui laissent Mary. Ils le trouvèrent agaçant et il s'en rendit compte. Mais il se disait : « Il m'a appelé Ta-Wei le grand estomac, je n'ai rien à craindre. Encore quelques prières et je suis sûr qu'ils me laisseront Mary. » À cette pensée, le courage lui revenait. Il se persuadait qu'il était sur le bon chemin.

Le mode de vie américain

Ta-Wei dépensa quatre mille yuans dans l'achat d'une copie d'un tableau de lotus fanés par Qi Baishi¹. Dès qu'il fut sorti de chez l'encadreur de la rue Heping, il prit le volant et fonça vers Tienmu². Dans la rue Sun Yatsen, à l'approche de chaque carrefour, il se mettait à prier : « Vert, allez, s'il vous plaît, vert... » Mais les feux de signalisation passaient presque tous au rouge, l'obligeant à s'arrêter tandis qu'il s'emportait contre eux. C'est seulement en arrivant à l'entrée de l'allée où habitaient les Weymon et après avoir jeté un dernier coup d'œil à sa montre qu'il se détendit. Trois heures quarante-huit. Il avait douze minutes d'avance.

Douze minutes. Il fallait faire attention. Son expérience dans l'entreprise avait doté Ta-Wei de profondes connaissances sur la conception américaine du temps. Au chapitre de son organisation, de son emploi et de ses contraintes, les quelques Chinois qui travaillaient sous les ordres de Weymon savaient tous qu'il fallait être particulièrement vigilant. Pour

1 Célèbre peintre chinois (1864-1957).

2 Quartier résidentiel chic au nord de Taipei.

leur chef, qu'on soit en retard ou en avance, c'était toujours un manque de précision. Ta-Wei et ses collègues connaissaient parfaitement cette chrono-science weymonienne. Leur patron demandait que tout travail se déroule dans sa durée comme dans l'écoulement naturel d'un cours d'eau. Il disait que ce n'était pas seulement une question d'efficacité, mais aussi de déontologie, mieux, un art. Il ajoutait que, si toute tâche s'accomplissait selon ce principe, le travail devenait un plaisir et que c'était en lui que l'homme trouvait son bonheur. Il était très fier de lui et considérait cela comme sa philosophie. Dès que Ta-Wei et ses collègues dérogeaient aux horaires ou qu'ils n'arrivaient pas à terminer un dossier dans les délais, et sans considération pour la gravité de la faute, Weymon ne manquait jamais de leur répéter sa doctrine. Et il s'en serait voulu de ne pas y ajouter quelque chose comme : « La culture chinoise a cinq mille ans. Bon, d'accord. Mais cinq mille précieuses années, quand on les utilise comme vous, c'est du gaspillage. Si on sait gérer son temps, on n'a pas besoin de cinq mille ans, même pas de cinq cents, deux cents suffisent amplement. Allez-y, continuez comme ça, et moi aussi je vais me mettre à faire tout de travers, à gaspiller mon temps comme vous. »

Ce genre de remarques arrogantes, ils en avaient leur lot. L'ennui c'est qu'un jour quelques collègues chinois exigèrent des excuses de la part de Weymon à la suite d'un de ces outrages à la nation. Ta-Wei se tint à l'écart du conflit, trop élevé sans doute pour céder à ces passions terrestres. Toujours est-il que les choses en arrivèrent au point où les collègues durent donner leur démission. Par la suite Ta-Wei se trouva

sous une pression terrible au travail, craignant que le personnel tout entier ne subisse les insolences du patron ou que ses nouveaux collègues ne se soulèvent à leur tour. Sur la question du temps, personne n'aurait donc pu être plus prudent que lui.

Sa voiture était arrivée devant l'allée des Weymon. À cause des douze minutes d'avance, il n'avait pas arrêté le moteur. Il accéléra et le véhicule dépassa l'entrée de la ruelle. Ayant détourné son regard de la maison des Weymon, il se sentit aussitôt devenir plus calme. Il repensa à la scène de tout à l'heure chez l'encadreur I-Yüan-Chai, quand il avait entendu le patron lui dire qu'il aurait besoin d'encore deux heures pour terminer son travail. Il était tellement nerveux qu'il avait bondi en criant. Ça lui semblait drôle à présent. Les villas de style occidental de Tienmu défilaient sur son passage. Ta-Wei s'emplit les poumons d'air frais. Il se mit à faire ses comptes. Encore deux ans et il pourrait lui aussi s'acheter une maison ici. Tout en réfléchissant, il fit une boucle qui le ramena devant l'allée des Weymon. Il arrêta le moteur et regarda sa montre. Encore quatre minutes. Il n'avait pas le temps de faire un deuxième tour. Mieux valait rester là et fumer, c'était plus prudent. Il mit donc une cigarette entre ses lèvres, mais la retira aussitôt. Si les Weymon découvraient qu'il était arrivé en avance et qu'il avait attendu, n'aurait-il pas l'air ridicule ? Il descendit ouvrir le capot et se pencha à l'intérieur pour faire une inspection, touchant par-ci et tripotant par-là. La chaleur du moteur était presque insupportable. Il savait fort bien pourquoi il agissait ainsi et, pendant qu'il laissait sa main errer machinalement, il se disait qu'il était la dernière des

andouilles. Si le bouchon du radiateur ne l'avait pas brûlé, il l'aurait ouvert et se serait fait asperger. Il réfléchit un instant, puis marmonna, mi-fâché mi-amusé : « Ça c'est bien chinois ! Quand on bosse pour les autres on fait plus attention au temps que quand on bosse pour soi-même. Sacré nom d'un chien ! »

Les quatre minutes étaient presque écoulées. Il tripata encore un peu autour du moteur et décida d'attendre deux minutes de plus avant de sonner à la porte. C'était juste ce qu'il fallait. Avec deux minutes de retard il pourrait faire ses excuses, dire quelques mots de circonstance. Après avoir travaillé sous les ordres de Weymon pendant si longtemps, il savait qu'il ne fallait jamais faire les choses trop bien et qu'il valait mieux y laisser un défaut infime pour que l'autre puisse chercher la petite bête. Ensuite, Ta-Wei exprimait humblement son désir de s'améliorer. Le patron en tirait de la satisfaction et lui adressait même parfois quelques mots de consolation :

— Ta-Wei, en fait vous vous en tirez très bien. Mais c'est justement pour ça que je dois être sévère. Pour que vous fassiez mieux, encore mieux. Vous comprenez ?

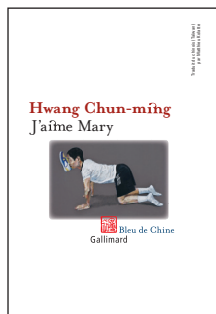
Bien sûr qu'il comprenait. Si Weymon avait parlé ainsi, c'était bien parce que lui, Ta-Wei, l'y avait amené. Alors, quand il entendait les encouragements de Weymon, il hochait la tête et disait :

— Je comprends, oui, bien sûr.

Persuadé que ses très pertinentes remarques n'avaient pas été prises pour de la mesquinerie, Weymon concevait de l'indulgence et de la reconnaissance envers Ta-Wei et laissait inconsciemment échapper un peu de sollicitude à son égard.

Ta-Wei pour sa part était content de lui après avoir mené

<i>Présentation</i>	7
<i>Note sur la transcription des noms propres</i>	9
J' AIME MARY	11
LE GOÛT DES POMMES	83
LA GRANDE POUPÉE DE SON FILS	121
LE CHAPEAU DE HSIAO-CHI	155



J'aime Mary
Hwang Chun-ming

Cette édition électronique du livre
J'aime Mary de Hwang Chun-ming
a été réalisée le 13 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136544 - Numéro d'édition : 238718).

Code Sodis : N51575 - ISBN : 9782072463310 -
Numéro d'édition : 238720.